

**Zeitschrift:** Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

**Herausgeber:** Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

**Band:** 58 (2011)

**Heft:** 1: Fascicule français. La littérature face à l'hégémonie de l'économie

**Artikel:** Littérature mondiale et économie mondiale

**Autor:** Ceserani, Remo

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-271898>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Littérature mondiale et économie mondiale

Dans les pages qui suivent, je me propose d'aborder, d'une façon nécessairement rapide et provisoire, le parallèle possible entre, d'un côté, le développement de l'économie mondiale et, de l'autre, le développement de la littérature à l'échelle mondiale et le retour de la *Weltliteratur*. Je suis bien conscient du caractère problématique d'un tel parallélisme et des nombreuses raisons avancées par ceux qui n'en acceptent pas les prémisses théoriques. Mais il faut néanmoins rappeler que beaucoup de discussions récentes sur la *Weltliteratur*, de Pascale Casanova à Franco Moretti<sup>1</sup>, se fondent sur ce parallélisme.

Le développement de l'économie<sup>2</sup> semble de plus en plus intégré au niveau mondial, en bien comme en mal, aussi bien dans les phénomènes de croissance (du moins dans le monde du soi-disant capitalisme avancé) que dans les crises systémiques, comme celle très grave qui a frappé le cœur de cet empire, les États-Unis d'Amérique, à partir de 2008. Parmi les aspects déterminants, et souvent perturbants, du système de l'époque qu'on appelle postmoderne ou postindustrielle ou de la modernité

---

<sup>1</sup> P. Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Le Seuil, 1999 ; « Literature as a World », *New Left Review*, 31, jan.-fév. 2005, pp. 71-90 ; F. Moretti, « Conjectures on World Literature », *New Left Review*, 27, jan.-fév. 2001, pp. 54-68. Voir aussi Z. Konstantinović, *Weltliteratur : Strukturen, Modelle, Systeme*, Freiburg, Herder, 1979 ; S. Lawall, *Reading World Literature : Theory, History, Practice*, Austin (Tex.), University of Texas Press, 1994 ; M. Schmeling (éd.), *Weltliteratur heute. Konzepte und Perspektiven*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1995 ; D. Damrosch, *What is World Literature ?*, Princeton, Princeton University Press, 2003 ; C. Prendergast (éd.), *Debating World Literature*, London-New York, Verso, 2004 ; C. Pradeau et T. Samoyault (éds), *Où est la littérature mondiale ?*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2005 ; M. Le Bris et J. Rouaud (éds), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007 ; M. R. Thomsen, *Mapping World Literature : International Canonization and Transnational Literatures*, London, Continuum, 2008 ; D. Damrosch, *How to Read World Literature*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2009 ; A. Boschetti (éd.), *L'Espace culturel transnational*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2010.

<sup>2</sup> F. Jameson, *Postmodernism, or, the Cultural Logic of Late Capitalism*, Durham, Duke University Press, 1991 ; Z. Bauman, *Postmodernity and Its Discontents*, Oxford, Polity Press, 1997 ; *Work. Consumerism and the New Poor*, London, Open University, 1998, nouv. éd. 2005 ; *Globalization : The Human Consequences*, Cambridge, Polity Press, 1998 ; D. Harvey, *The Condition of Postmodernity*, New York, Oxford University Press, 1989 ; *Spaces of Global Capitalism*, Oxford, Oxford University Press, 2006 ; R. Ceserani, *Raccontare il postmoderno*, Torino, Bollati-Boringhieri, 1997 ; U. Beck, *Was ist Globalisierung. Irrtümer des Globalismus – Antworten auf Globalisierung*, Frankfurt, Suhrkamp, 1997 ; *Die Zukunft von Arbeit und Demokratie*, Frankfurt, Suhrkamp, 2000 ; J. Habermas, *Zeit der Übergänge*, Frankfurt, Suhrkamp, 2001 ; *Zeitdiagnosen*, Frankfurt, Suhrkamp, 2003 et *Ach, Europa*, Frankfurt, Suhrkamp, 2008.

liquide ou du capitalisme tardif ou du capitalisme flexible, notons de profondes transformations : de nouveaux modes de production, conséquence des grandes innovations technologiques (automatisation du travail, nouveau rapport entre travail manuel et travail intellectuel) et des déplacements et dispersions des réalités productives dans les pays les plus différents (*outsourcing*) ; renversement des rapports hiérarchiques entre monde de la production et monde financier (mobilité extraordinaire des capitaux, retentissement immédiat de chaque changement de valeur sur tout le réseau et dans tous les pays) ; fin des marchés nationaux fermés et protectionnistes, et enfin ouverture aux marchés internationaux ou globaux. En ce qui concerne les différentes zones du monde, malgré la tendance globalisante des phénomènes et l'émergence de nouveaux protagonistes du développement économique (la Chine, l'Inde, le Brésil, la Corée, les « tigres asiatiques »), tout ceci a conduit à un accroissement de l'écart entre les pays pauvres et les pays riches et, au sein des pays du capitalisme avancé, un accroissement de l'écart entre les classes sociales, la croissance du taux de chômage et l'émergence de poches de pauvreté alarmantes. Quant à la crise récente, malgré ses graves conséquences sociales, elle a permis au capitalisme de prouver encore une fois – par sa flexibilité extraordinaire que Marx et les penseurs classiques n'avaient pas prévue – sa capacité à s'adapter aux situations nouvelles, trouvant en lui-même les outils pour survivre dans le nouveau contexte<sup>3</sup>. L'idéologie produite par ce nouveau capitalisme flexible, le néolibéralisme (déguisé parfois en fin des idéologies, mais structuré de fait comme une puissante idéologie dominante)<sup>4</sup>, semble elle aussi, malgré les coups reçus, les crises de confiance et les attaques de minorités idéologiques devenues soudain plus batailleuses, destinée à maintenir sa position de pouvoir et de prestige au sein des cultures politiques et académiques des pays concernés.

La prédominance effective et idéologique du marché et de ses moyens de fonctionnement dans nos sociétés (la concurrence, la publicité, l'encouragement obsédant à la consommation) a également modifié de façon radicale notre vie intellectuelle et l'ensemble des pratiques culturelles et artistiques. Les produits de la communication et de la consommation sociale dans les différents domaines de la musique, des arts figuratifs, du cinéma, du théâtre, de la télévision et de la littérature sont désormais totalement

---

<sup>3</sup> D. Harvey, *The Enigma of Capital and the Crises of Capitalism*, New York, Oxford University Press, 2010.

<sup>4</sup> D. Harvey, *A Brief History of Neoliberalism*, New York, Oxford University Press, 2005 ; C. Laval, *L'Homme économique. Essai sur les racines du néolibéralisme*, Paris, Gallimard, 2007.

assujettis aux lois du marché et aux intérêts de l'industrie culturelle. Les expérimentations artistiques et les mouvements d'avant-garde n'ont plus de place, puisque chaque création expérimentale à succès est destinée à être assimilée par l'industrie culturelle et ses langages. L'industrie éditoriale se plie progressivement aux lois du marché : absorption des petits éditeurs artisans par de grands groupes internationaux, remplacement des anciens directeurs éditoriaux, dont les choix étaient orientés par leurs goûts et leurs convictions, par de nouveaux managers en quête de *bestsellers*, plus portés sur les études de marché et les résultats immédiats des ventes que sur la construction progressive d'un catalogue. De ceci découle un concept nouveau et différent de littérature. Plusieurs spécialistes, conscients de l'histoire récente de cette notion et de son lien avec les cultures eurocentristes de la modernité et l'histoire de la formation des nations, ont remis en cause la conception traditionnelle de la spécificité littéraire en tant que caractéristique intrinsèque, d'ordre esthétique, des textes appartenant à cette catégorie particulière de produits de l'imagination. Cette tendance assez répandue a conduit à identifier littérature et écriture (ignorant ainsi l'énorme quantité de textes transmis par la tradition orale). Dans une interview récente accordée à Madrid à un journaliste brésilien, l'écrivain uruguayen Eduardo Galeano (sous l'effet avoué du décalage horaire) a répondu de façon pour le moins tranchée à une question sur la valeur de l'écriture journalistique :

Há uma tradição que acredita que o jornalismo é um exercício que se pratica abaixo da literatura, e no alto do altar está a criação do livro. Não compartilho dessa divisão de classes. Acredito que toda mensagem escrita forma parte da literatura, inclusive os grafites dos muros<sup>5</sup>.

Je ne partage pas ces positions extrêmes, qui noient toute forme de création et de communication littéraire dans l'immense réservoir de l'écriture. Toutefois il est inévitable que nous, théoriciens de la littérature, acceptions des définitions plus relatives et complexes de la spécificité littéraire, fût-ce en renonçant à celles qui en rattachent la valeur à des caractéristiques intrinsèques du texte (comme tentait désespérément de le faire le structuralisme) plutôt qu'à une interrelation complexe entre strati-fications thématiques et formelles, investissements sémantiques et formes

---

<sup>5</sup> « La folha », 12 octobre 2010. – « Il y a une tradition selon laquelle le journalisme serait un exercice au-dessous de la littérature, alors que la création du livre en tiendrait la place d'honneur. Je ne saurais pas partager cette division des classes. Je crois que tous les messages écrits font partie de la littérature, y compris les graffitis sur les murs. » (Sauf mention contraire, les traductions sont de R. C.)

de réception et d'attribution de valeur par des générations de destinataires, au sein des systèmes complexes de communication.

La tendance à construire les histoires littéraires sur des bases non plus nationales, mais internationales (ou mondiales) est, elle aussi, assez récente. Elle s'oppose aux modèles du XIX<sup>e</sup> siècle qui confiaient souvent à la littérature la tâche de représenter l'identité nationale<sup>6</sup>.

C'est dans ce contexte qu'il faut envisager le retour des discussions sur la *Weltliteratur*. Il me semble intéressant (et peut-être inquiétant) que ces débats emploient souvent des concepts et des métaphores provenant du monde de l'économie. Déjà chez Goethe<sup>7</sup>, à qui on attribue d'ailleurs la première utilisation du terme *Weltliteratur*, l'ouverture envers les autres cultures et l'attitude positive, parfois enthousiaste, envers les échanges et les enrichissements mutuels, y compris linguistiques, étaient clairement reliées à l'atmosphère économique générale de la bourgeoisie allemande (et européenne) naissante. La valeur positive de la communication intellectuelle, propre aux Lumières, se juxtaposait à l'expérience et aux théories des économistes sur la communication et l'échange commercial, propres à l'ère marchande. Pour Goethe, l'idée de *Weltliteratur* était étroitement liée à celle d'échange intellectuel et économique<sup>8</sup>. Les chercheurs ont rattaché la posture de Goethe au goût de la « conversation » intellectuelle typique du XVIII<sup>e</sup> siècle, envisagée ici comme conversation entre les nations. Christopher Prendergast a observé que

---

<sup>6</sup> Au-delà des tentatives d'écrire des histoires de la littérature universelle, mondiale, européenne, sur des bases diverses (universalistes, internationalistes, tendant implicitement à réaffirmer l'hégémonie culturelle d'une zone sur les autres), on a eu d'intéressants exemples d'œuvres explicitement dédiées à surmonter les rigides frontières nationales, comme par exemple, pour ce qui concerne les pays de l'Amérique du Sud, les volumes dirigés par Mario J. Valdés et Djelal Kadir, intitulés *Literary Cultures of Latin America : A Comparative History* (New York, Oxford University Press, 2004), qui abordent la production littéraire des pays sud-américains non pas selon les lignes de frontière nationales, mais selon les différences de genre, de thématique et même des rapports multiculturels ; ou bien, pour ce qui concerne les pays de l'Europe orientale et centrale, les volumes dirigés par Marcel Cornis-Pope et John Neubauer, *History of the Literary Cultures of East-Central Europe* (Amsterdam, John Benjamins, 2004-2010).

<sup>7</sup> Sur Goethe et la *Weltliteratur*, cf. F. Strich, *Goethe und die Weltliteratur*, Bern, Francke, 1946 (nouv. éd. augmentée 1957) ; F. Boubia, *Goethes Theorie der Alterität und die Idee der Weltliteratur. Ein Beitrag zur neueren Kulturdebatte. Gegenwart als kulturelles Erbe*, München, B. Thum, 1985, pp. 269-301 ; H. Birus, « Goethes Idee der Weltliteratur. Eine historische Vergegenwärtigung », dans M. Schmeling (éd.), *Weltliteratur heute. Konzepte und Perspektiven*, op. cit., pp. 5-28 ; S. Hoesel-Uhlig, « Changing Fields : The Directions of Goethe's Weltliteratur », dans C. Prendergast (éd.), *Debating World Literatur*, op. cit., pp. 26-53. Les considérations de Thomas Mann, dans le discours *Goethe als Repräsentant des bürgerlichen Zeitalters* (1932), sont intéressantes à propos de l'ouverture du vieux Goethe envers le cosmopolitisme et la *Weltliteratur*.

<sup>8</sup> Sur ce point : P. Weber, « Anmerkungen zum aktuellen Gebrauch von "Weltliteratur" », dans G. Klotz, W. Schröder et P. Weber (éds), *Literatur im Epochenbruch. Funktionen europäischer Literaturen im 18. und beginnenden 19. Jahrhundert*, Berlin-Weimar, Aufbau Verlag, 1977, pp. 533-542 et aussi Boubia, *Goethes Theorie*, op. cit., p. 284 et Birus, *Goethes Idee*, op. cit., pp. 11-17.

[...] although Goethe's aspiration is towards a transcendence of the « national » (« national literature has not much meaning nowadays »), the parties to the imagined conversation are essentially national literatures. World literature concerns « the relationship of nation to nation »<sup>9</sup>.

Très souvent, dans les derniers écrits de Goethe, le concept de *Weltliteratur* est mis en relation avec la situation politique et culturelle européenne et le système de communication et d'échanges (ce que René Wellek, avec une ironie adressée à certaines tendances des études comparatistes, a appelé plus tard l'étude de l'« export-import » ou du « commerce international » de la littérature)<sup>10</sup>. Dans une lettre du 27 janvier 1827 à Karl Streckfuß, traducteur de l'*Adelchi* de Manzoni, Goethe écrivait :

Der englischen Springflut brauchen wir nicht nachzuhelfen, was aus dieser Überschwemmung wird müssen wir abwarten. Die Franzosen und Italiener hingegen sind leise wo möglich heranzuführen [i.e. à la *Weltliteratur*], deren Werke, selbst verdienstlich, dem deutschen Gaumen und Sinn nicht gerade zusagen<sup>11</sup>.

Dans ces mots, mais également dans d'autres propositions goethéennes de la même période, les craintes et préoccupations du grand écrivain apparaissent clairement. Elles se réfèrent à la fois à la culture anglaise ou écossaise qui menace d'envahir l'Europe, et à la tendance hégémonique de la culture française. Dans l'esprit de Goethe reste néanmoins présente l'idée du

[g]roße[n] Nutzen, der bei einer Weltliteratur herauskommt und der sich immer mehr zeigen wird [...], daß wir jetzt, bei dem engen Verkehr zwischen Franzosen, Engländern und Deutschen, in den Fall kommen, uns einander zu korrigieren<sup>12</sup>.

<sup>9</sup> C. Prendergast, « Negotiating World Literature », *New Left Review*, 8, mars-avril 2001, pp. 100-121, depuis publié dans C. Prendergast (éd.), *Debating World Literature*, op. cit., pp. 1-25.

<sup>10</sup> R. Wellek, « The Crisis of Comparative Literature », dans *Concepts of Criticism*, New Haven, Yale University Press, 1968, pp. 282-295 ; « Name and Nature of Comparative Literature », dans *Discriminations*, New Haven, Yale University Press, 1970, pp. 1-36.

<sup>11</sup> Goethe, *Sämtliche Werke* [Weimarer Ausgabe], éd. P. Raabe, München, Taschenbuch Verlag, 1987, vol. IV-42, p. 28. – « Nous n'avons pas besoin d'aider la marée anglaise, nous verrons ce qui adviendra de ce déluge. Les Français et les Italiens, en revanche, sont à y [i.e. à la « littérature mondiale »] amener en douceur si possible, car leurs œuvres, aussi méritoires qu'elles soient, ne conviennent pas tout à fait au palais ni au sens allemands » (traduction des éditeurs).

<sup>12</sup> J. P. Eckermann, *Gespräche mit Goethe*, dans Goethe, *Sämtliche Werke* [Frankfurter Ausgabe], vol. II-12, p. 227. – « [...] de la grande utilité qui résulte d'une littérature mondiale et qui va se manifester de plus en plus clairement [...] [c'est] que, grâce aux relations étroites qu'entretiennent les Français, les Anglais et les Allemands, nous nous trouvons maintenant en situation de nous corriger les uns les autres » (traduction des éditeurs).

La scène du marché dans le *Wilhelm Meister*, représentation en miniature du marché mondial, constitue un bon exemple pourvu d'une signification symbolique<sup>13</sup> :

Dort wühlt ein unglaubliches Getümmel durcheinander, und man wüßte nicht zu unterscheiden, ob Ware oder Käufer mehr Staub erregten. Aus allen Landen treffen hier Kauflustige zusammen, um Geschöpfe edler Abkunft, sorgfältiger Zucht sich zuzueignen. Alle Sprachen der Welt glaubt man zu hören. Dazwischen tönt auch der lebhafteste Schall wirksamster Blasinstrumente, und alles deutet auf Bewegung, Kraft und Leben.

Unser Wanderer trifft nun den vorigen, schon bekannten Aufseher wieder an, gesellt zu andern tüchtigen Männern, welche still und gleichsam unbemerkt Zucht und Ordnung zu erhalten wissen. Wilhelm, der hier abermals ein Beispiel ausschließlicher Beschäftigung und, wie ihm bei aller Breite scheint, beschränkter Lebensleitung zu bemerken glaubt, wünscht zu erfahren, worin man die Zöglinge sonst noch zu üben pflege, um zu verhindern, daß bei so wilder, gewissermaßen roher Beschäftigung, Tiere nährend und erziehend, der Jüngling nicht selbst zum Tiere verwildere. Und so war ihm denn sehr lieb zu vernehmen, daß gerade mit dieser gewaltsam und rau scheinenden Bestimmung die zarteste von der Welt verknüpft sei : Sprachübung und Sprachbildung. [...]

Auf einmal hatte sich um sie [Wilhelm und den Aufseher] her ein freierer Raum gebildet, man konnte freier sprechen, indem man gegen die benachbarten Höhen spazierte. « Zu jenen Sprachübungen », fuhr der Aufsehende fort, « wurden wir dadurch bestimmt, daß aus allen Weltgegenden Jünglinge sich hier befinden. Um nun zu verhüten, daß sich nicht, wie in der Fremde zu geschehen pflegt, die Landsleute vereinigen und, von den übrigen Nationen abgesondert, Parteien bilden, so suchen wir durch freie Sprachmitteilung sie einander zu nähern.

Am notwendigsten aber wird eine allgemeine Sprachübung, weil bei diesem Festmarkte jeder Fremde in seinen eigenen Tönen und Ausdrücken genügsame Unterhaltung, beim Feilschen und Markten aber alle Bequemlichkeit gerne finden mag. Damit jedoch keine babylonische Verwirrung, keine Verderbnis entstehe, so wird das Jahr über monatweise nur eine Sprache im allgemeinen gesprochen, nach dem Grundsatz, daß man nichts lerne außerhalb des Elements, welches bezwungen werden soll. « Wir sehen unsere Schüler », sagte der Aufseher, « sämtlich als Schwimmer an, welche mit Verwunderung im Elemente, das sie zu verschlingen droht, sich leichter fühlen, von ihm gehoben und getragen sind ; und so ist es mit allem, dessen sich der Mensch unterfängt »<sup>14</sup>.

---

<sup>13</sup> D. Borchmeyer, « Welthandel – Weltfrömmigkeit – Weltliteratur – Goethes Alter – Futurismus », *Goethezeit Portal*, 2004 ([http://www.goethezeitportal.de/fileadmin/PDF/db/wiss/goethe/borchmeyer\\_weltliteratur.pdf](http://www.goethezeitportal.de/fileadmin/PDF/db/wiss/goethe/borchmeyer_weltliteratur.pdf)).

<sup>14</sup> W. Goethe, *Wilhelm Meisters Wanderjahre*, Project Gutenberg e-text, 2000, vol. II, chap. 8. – « Là, régnait un incroyable désordre ; on ne savait qui faisait le plus de poussière, des marchands ou de la

Dans la perspective des rapports entre l'idée goethéenne de la littérature mondiale et les développements politiques et culturels de la bourgeoisie, il n'est donc pas surprenant que le thème réapparaisse dans un texte célèbre, le *Manifest der kommunistischen Partei* [1848] de Marx et Engels :

Die Bourgeoisie hat durch ihre Exploitation des Weltmarkts die Produktion und Konsumtion aller Länder kosmopolitisch gestaltet. Sie hat zum großen Bedauern der Reaktionäre den nationalen Boden der Industrie unter den Füßen weggezogen. Die uralten nationalen Industrien sind vernichtet worden und werden noch täglich vernichtet. [...] An die Stelle der alten, durch Landeserzeugnisse befriedigten Bedürfnisse treten neue, welche die Produkte der entferntesten Länder und Klimate zu ihrer Befriedigung erheischen. An die Stelle der alten lokalen und nationalen Selbstgenügsamkeit und Abgeschlossenheit tritt ein allseitiger Verkehr, eine allseitige Abhängigkeit der Nationen voneinander. Und wie in der materiellen, so auch in der geistigen Produktion. Die geistigen Erzeugnisse der einzelnen Nationen werden Gemeingut. Die nationale Einseitigkeit und Beschränktheit wird mehr und mehr unmöglich, und aus den vielen nationalen und lokalen Literaturen bildet sich eine Weltliteratur<sup>15</sup>.

---

marchandise. Les amateurs de tous pays affluaient ici pour se procurer des sujets de race pure et soigneusement dressés. On entendait parler tous les idiomes possibles, auxquels se mêlaient les sons retentissants d'instruments à vent ; tout annonçait le mouvement, la force et la vie. / Notre voyageur retrouve l'inspecteur, son ancienne connaissance, accompagné d'autres personnages, qui, sans bruit et sans qu'on s'en aperçût, maintenaient l'ordre et la discipline. Wilhelm, croyant remarquer ici un nouvel exemple d'occupation exclusive, d'éducation spécialisée, désire savoir à quoi l'on exerce encore les élèves pour empêcher que, livré à une occupation si sauvage et si rude, le jeune homme ne devienne aussi sauvage que les animaux qu'il nourrit et qu'il dresse. On lui apprend alors qu'à cette spécialité violente et rude en apparence on rattachait l'étude la plus délicate, la connaissance et la pratique des langues étrangères. [...] / Tout d'un coup, un espace libre s'était formé autour d'eux ; ils purent parler plus à leur aise, tout en se dirigeant vers les hauteurs voisines. 'L'idée de faire apprendre les langues étrangères, reprit l'inspecteur, nous est venue en considérant qu'il se trouve ici des jeunes gens de tous les pays du monde. Mais pour empêcher que les compatriotes ne se liguent entre eux, comme cela leur arrive souvent en pays étranger, et que, s'isolant des autres nations, ils ne forment des coteries, nous cherchons à les rapprocher les uns des autres en les habituant à s'enseigner mutuellement leur langue. / Cette connaissance est indispensable, parce que, dans ces marchés, chaque étranger aime à pouvoir s'entretenir et trafiquer dans sa propre langue. Cependant, de peur que la langue ne s'altère ou qu'on ne tombe dans la confusion de la tour de Babel, on ne parle qu'une seule et même langue pendant tout un mois, d'après ce principe qu'on ne doit rien apprendre en dehors de la matière qu'il s'agit de dompter. / Nous considérons nos élèves comme des nageurs, tout surpris de se sentir portés et soutenus par l'élément qui menaçait de les engloutir ; il en est de même pour tout ce qu'entreprend l'homme' » (*Wilhelm Meister*, trad. de Théophile Gautier fils, Paris, Charpentier et C<sup>ie</sup>, 1874, pp. 401-402).

<sup>15</sup> K. Marx et F. Engels, *Manifest der kommunistischen Partei*, dans *Werke*, Berlin, Dietz, 1975, vol. I, p. 5. – « Par son exploitation du marché universel, la bourgeoisie a imposé la forme cosmopolite à la production et à la consommation de tous les pays. Elle a, au grand chagrin des réactionnaires, soustrait à l'industrie son assise nationale. Les antiques industries nationales ont été anéanties, et leur ruine se

On peut déjà déceler chez Goethe deux tendances antagonistes : une impulsion à l'ouverture cosmopolite, à la curiosité pour les autres cultures et littératures (jusqu'à l'exotisme) et un élan contraire, qui amène à la recherche des racines autochtones de chaque culture, à la défense et à la valorisation de la nouvelle littérature allemande (dont Goethe était l'un des principaux représentants). Ce curieux paradoxe se retrouve chez un grand nombre d'acteurs du débat européen de la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle avec, chaque fois, l'insistance sur l'un ou sur l'autre élément. Prenons le cas de Mme de Staël. Forte de ses connaissances linguistiques, de ses origines multiculturelles (née à Paris de parents suisses protestants, elle avait épousé un Suédois et son nom complet était Anne Louise Germaine Necker Baronne de Staël-Holstein), et également de sa condition d'exilée – en Angleterre après la Révolution et dans le château de Coppet sur le lac Léman sous Napoléon – et de ses expériences de voyage, elle était profondément patriote, attachée à la France, mais aussi instinctivement cosmopolite. Elle s'entoura dans sa demeure d'un cercle choisi d'importants intellectuels européens ; dans ses écrits et romans, elle déclara son amour pour l'Italie (*Corinne ou l'Italie*, 1807) et contribua à la connaissance et à la vulgarisation des beautés naturelles, de la culture et de la sensibilité allemandes (*De l'Allemagne*, 1810-1813), ce qui lui assura un succès européen. Dans *De la Littérature, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), souvent considéré comme l'œuvre fondatrice de la sociologie littéraire, elle décrivit de nouvelles régions littéraires et, comparant la tradition classique et l'esprit moderne, exalta les spécificités du nouveau climat culturel : l'affirmation du genre moderne du roman, la présence de la sensibilité féminine, l'attention pour l'enfance, l'égalité de tous les êtres humains, la démocratie, les valeurs de l'intimité et même de la fragilité opposées aux vexations et à la violence.

Le cas de Novalis constitue un autre exemple éloquent. Il n'a pas employé dans ses écrits l'expression goethéenne de *Weltliteratur*,

---

poursuit de jour en jour. [...] Les besoins de jadis, auxquels suffisaient les produits nationaux, ont fait place à des besoins nouveaux, qui requièrent pour leur satisfaction les produits des contrées et des climats les plus lointains. Les antiques barrières où s'abritait la paix solitaire et béate des existences locales et nationales se sont écroulées devant l'infinie complexité des échanges qui font entre les nations une solidarité étroite et complexe. Production matérielle, production intellectuelle, c'est tout un. Les œuvres de l'esprit que produit chaque nation deviennent le bien commun de toutes. C'en est fait des œuvres exclusives et bornées, écrites pour un seul peuple : de la multiplicité des littératures nationales et locales naît une littérature universelle » (*Le Manifeste communiste, avec les articles de F Engels dans la Réforme* [1847-1848], trad. de Charles Andler, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1901, pp. 25-26).

néanmoins il a plusieurs fois exprimé des idées analogues à celles de Goethe, en reprenant par exemple le discours sur l'universalité de la poésie ou celui sur le développement parallèle de la nouvelle littérature (fondée sur l'échange intellectuel avec les autres pays européens) et de la nouvelle société bourgeoise et commerçante (« Der Handelgeist ist der Geist der Welt »<sup>16</sup>), en accentuant la vision utopique des possibilités futures d'une union internationale des hommes de culture<sup>17</sup>. Lui aussi, avec d'ailleurs un orgueil national encore plus marqué, a réservé à l'Allemagne, nation arrivée après les autres aux fastes de la production littéraire et culturelle, une énergie nouvelle et supérieure, justement à cause des vicissitudes singulières de sa culture et de sa situation politique :

In Deutschland hingegen kann man schon mit voller Gewißheit die Spuren einer neuen Welt aufzeigen. Deutschland geht einen langsamen aber sichern Gang vor den übrigen europäischen Ländern voraus. Während diese durch Krieg, Spekulation und Parthey-Geist beschäftigt sind, bildet sich der Deutsche mit allem Fleiß zum Genossen einer höhern Epoche der Cultur, und dieserVorschritt muß ihm ein großes Übergewicht über die Anderen im Lauf der Zeit geben<sup>18</sup>.

Notons également chez Novalis, en pleine atmosphère romantique, la revendication, utopique elle aussi, d'un moment originaire de l'universalité de la culture et de la poésie, qu'il identifiait avec un Moyen Âge mythique, européen et chrétien (*Die Christenheit oder Europa*, écrit en 1799 et publié en 1826). Cette instance d'universalité, qui avait ses racines dans la spiritualité chrétienne, n'avait pas pu se réaliser au Moyen Âge parce que les hommes de cette époque n'étaient pas mûrs ; cependant, elle pouvait devenir à présent le programme de la nouvelle culture.

Des idées semblables se retrouvent dans les écrits des frères Schlegel, initiateurs du mouvement romantique allemand. August Wilhelm, connu

<sup>16</sup> « L'esprit de commerce est l'esprit du monde. »

<sup>17</sup> T. Bleicher, « Novalis und die Idee der Weltliteratur », *Arcadia*, 14:3, 1979, pp. 254-270.

<sup>18</sup> F. von Hardenbergs [Novalis], *Schriften, Die Christenheit oder Europa*, éd. critique par R. Samuel et al., Stuttgart, Kohlhammer, [1960-2006], vol. III, 2006, p. 519. – « [...] en Allemagne [contrairement aux autres pays de l'Europe] on peut déjà, en pleine certitude, faire ressortir les indices d'un monde nouveau. De son pas lent, mais sûr, l'Allemagne s'avance par-devant les autres pays de l'Europe. Alors que la guerre, la spéculation et l'esprit de parti [...] tiennent tous ceux-ci occupés, le pays allemand, avec son soin entier, se forme et se cultive, déjà faisant partie d'une époque supérieure de civilisation ; et ce progrès ne manquera pas de lui donner, dans la marche du temps, une prépondérance considérable sur les autres nations » (Novalis, *L'Europe ou la chrétienté*, dans *Œuvres complètes, Romans, Poésies, Essais*, éd. et trad. de Armel Guerne, Paris, NRF/Gallimard, 1975, vol. I, p. 307, cité d'après Pascal Dethurens, *Thomas Mann et le crépuscule du sens. Création littéraire et culture européenne dans l'œuvre de Thomas Mann*, Genève, Éditions Georg, 2003, p. 289).

pour ses splendides traductions de l'œuvre de Shakespeare et pour ses leçons viennoises et berlinoises, avait une grande curiosité pour les littératures du monde entier, en particulier celles encore largement inexplorées comme la poésie provençale, les romans chevaleresques, la littérature allemande du haut Moyen-Âge ou les textes sanscrits. En présentant en 1791 quelques essais de traduction de Dante, il déclara que son but était d'entrer, à travers la traduction, dans la structure d'un être étranger (« in die Zusammensetzung eines fremden Wesens ») : « connaître comment il est fait, écouter comment il s'est fait » (« es erkennen, wie es ist, belauschen, wie es wurde »). Un de ses plus vifs intérêts, qui le rangeait à côté de Herder, Goethe et Novalis, allait justement à l'universalité de l'esprit (« die Universalität des Geistes ») et de la poésie. Il aimait se qualifier de cosmopolite et, dans l'*Abriss von den europäischen Verhältnissen der deutschen Litteratur*, paru en 1825 et adressé au public anglais, il soutint que le peuple allemand était plus cosmopolite que les autres peuples européens (« Wir sind, darf ich wohl behaupten, die Kosmopoliten der Europäischen Cultur »<sup>19</sup>). Comme déjà dans ses leçons viennoises et berlinoises, il se dressa en champion de la supériorité de la littérature allemande, tout en reconnaissant qu'elle était jeune par rapport aux autres littératures européennes. Dans ce discours, il énumérait les grands noms de la littérature, de la philosophie, de la science allemande, les défendant contre l'accusation d'obscurité et affirmant que la culture allemande avait désormais atteint la maturité, l'autonomie et donc la liberté. Pour les gens de lettres des pays voisins, l'Allemagne était encore malheureusement *terra incognita*, toutefois il envisageait pour son pays, situé au beau milieu de l'Europe, et pas seulement géographiquement, un avenir de grande nation et de centre culturel dominant.

Les pulsions contradictoires qui ont longtemps tourmenté les intellectuels allemands (jusqu'aux folies nationalistes du nazisme) apparaissent encore clairement, par exemple, dans deux prises de position de Nietzsche et de Thomas Mann. Dans l'aphorisme 256 de *Jenseits von Gut und Böse*, Nietzsche s'élevait contre les folies croissantes du nationalisme en Europe, se rattachant implicitement au cosmopolitisme de Goethe, qu'il plaçait parmi les pères d'une future Europe unie, à côté de Napoléon, Beethoven, Stendhal, Heine, Schopenhauer et même Delacroix et Wagner :

---

<sup>19</sup> A. W. Schlegel, *Kritische Schriften, Abriss von den europäischen Verhältnissen der deutschen Litteratur 1825*, Berlin, Reimer, 1828, vol. I, p. 4. – « Nous sommes, permettez-moi de le dire, les cosmopolites de la culture européenne. »

Dank der krankhaften Entfremdung, welche der Nationalitäts-Wahnsinn zwischen die Völker Europa's gelegt hat und noch legt, Dank ebenfalls den Politikern des kurzen Blicks und der raschen Hand, die heute mit seiner Hülfe obenauf sind und gar nicht ahnen, wie sehr die auseinanderlösende Politik, welche sie treiben, nothwendig nur Zwischenakts-Politik sein kann, – Dank Alledem und manchem heute ganz Unaussprechbaren werden jetzt die unzweideutigsten Anzeichen übersehn oder willkürlich und lügenhaft umgedeutet, in denen sich ausspricht, dass Europa Eins werden will<sup>20</sup>.

Dans les *Betrachtungen eines Unpolitischen* (1918), un écrit pénétré de puissants instincts nationalistes et rédigé à l'approche de la première guerre mondiale, Thomas Mann opposait l'Allemagne, patrie du *Geist*, à la France, patrie de la démocratie politique et des idées de Rousseau, et il élaborait l'idée de l'*Überdeutsche*, le « Surallemand », dont il traçait une sorte de généalogie paradoxale d'un « Allemand éminent » à l'autre, c'est-à-dire de Goethe à Nietzsche, en passant par Schopenhauer : « *überdeutsch, das heißt : überaus deutsch* »<sup>21</sup>. Mann resta fidèle à cette idée de la nation allemande représentante idéale d'une humanité commune et générale, même après son revirement idéologique et sa nette opposition aux conceptions racistes du nazisme ; à deux occasions importantes, le discours de 1949 tenu à la Paulskirche de Francfort à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Goethe, intitulé *Goethe und die Demokratie*, et l'essai *Versuch über Schiller*, paru en 1955 à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Schiller, Mann célébra la représentativité mondiale et l'universalité de l'esprit allemand.

On peut se demander pourquoi l'idée de *Weltliteratur* s'est d'abord développée en Allemagne. Et pourquoi institutions, revues et chaires universitaires intitulées « littérature universelle » ou « littératures comparées »

---

<sup>20</sup> F. Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse*, Project Gutenberg e-text, 2005, 256. – « Grâce aux divisions morbides que la folie des nationalités a mises et met encore entre les peuples de l'Europe, grâce aux politiciens à la vue courte et aux mains promptes qui règnent aujourd'hui avec l'ombre du patriotisme, sans soupçonner à quel point leur politique de désunion est fatalement une simple politique d'entr'acte – grâce à tout cela, et à bien des choses encore qu'on ne peut dire aujourd'hui, on méconnaît ou on déforme mensongèrement les signes qui prouvent de la manière la plus manifeste que l'Europe *veut devenir une* » (*Par delà le bien et le mal*, trad. de Henri Albert, Paris, Mercure de France, 1917, p. 285).

<sup>21</sup> Th. Mann, *Betrachtungen eines Unpolitischen*, dans *Sämliche Werke*, 2. Auflage, Frankfurt, Fischer, 1974, vol. XII, p. 119. – « Surallemand, c'est-à-dire, suprêmement allemand ». – Derrière le concept du « Surallemand » il y avait des idées formulées par un écrivain né à Varsovie : Bogumil Goltz. Dans le livre *Zur Geschichte und Charakteristik des deutschen Genius* [1864], il avait soutenu que les Allemands n'avaient pas un caractère national limité comme les Français ou les Anglais, mais étaient un peuple cosmopolite, un « *Weltvolk* ».

se sont développées dans plusieurs pays d'Europe dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à partir de cette idée, mais surtout dans des pays petits et marginaux. Une réponse possible est qu'il s'agissait presque toujours non pas de pays de longue tradition unitaire, bâtis autour d'un État monarchique ou d'une République (l'Angleterre, la France, l'Espagne), mais de pays les moins avancés dans le processus d'unification nationale, comme l'Allemagne ou l'Italie, de pays hébergeant des communautés d'origines culturelles et linguistiques différentes, ou encore de pays périphériques à la recherche de leur identité. La première revue de littérature comparée fut fondée en 1877 en Hongrie, sur l'initiative de Hugo Meltzli, originaire de Transylvanie, polyglotte, professeur à Klausenburg – aujourd'hui Cluj en Roumanie. Le premier manuel de littérature comparée fut publié en 1886 par Hutchenson Macaulay Posnett, originaire de Dublin, professeur à l'université d'Auckland, en Nouvelle Zélande. La première grande histoire de la littérature européenne du XIX<sup>e</sup> siècle, *Hauptströmungen der Literatur des neunzehnten Jahrhunderts*, fut publiée en 1872-75 en allemand par un professeur danois de Copenhague, Georg Brandes, féru des littératures scandinaves et de l'œuvre d'Ibsen et de Kierkegaard, mais également connaisseur expérimenté de bien des littératures continentales et auteur, en 1899, d'un essai publié dans une revue allemande sur le concept de *Weltliteratur*<sup>22</sup>.

Ceci explique également la curieuse alliance, que nous avons mise en évidence chez les écrivains allemands, entre ouverture internationale et revendication de l'identité nationale (et même de la supériorité nationale). Ce n'est pas un hasard si le premier intellectuel italien à parler de *Weltliteratur* et à concilier ouverture européenne et recherche de l'indépendance italienne a été Giuseppe Mazzini. Dans un article paru dans « *Antologia* » en novembre-décembre 1829, intitulé *D'una letteratura europea*, après avoir cité librement la phrase de Goethe : « Io intravedo l'aurora d'una letteratura europea : nessuno fra i popoli potrà dirla propria ; tutti avranno contribuito a fondarla »<sup>23</sup>, Mazzini écrivait :

Uno dei caratteri fondamentali di questa Letteratura è indicato, a mio credere, nelle parole di Goethe [...]. Parmi, ch'esse racchiudano un alto senso, un risultato di profonde considerazioni sull'opera tacita e progressiva de' secoli ; parmi ch'esse

---

<sup>22</sup> G. Brandes, « *Weltliteratur* », *Das literarische Echo*, 2:1, 1899 ; trad. anglaise : « *World Literature* », dans D. Damrosch et al. (éds), *The Princeton Sourcebook in Comparative Literature from the European Enlightenment to the Global Present*, Princeton, Princeton University Press, 2009, pp. 62-66.

<sup>23</sup> « J'entrevois l'aube d'une littérature européenne : aucun peuple ne pourra affirmer qu'elle lui appartient ; tous auront contribué à la fonder. »

stabiliscano una differenza essenziale fra le antiche Lettere, e le moderne. E so, che a molti il vocabolo di Letteratura Europea suona distruzione d'ogni spirito nazionale, d'ogni carattere individuale de' popoli ; ad altri, stranezza, sogno utopistico. I primi confondono l'indipendenza d'una nazione col suo isolamento intellettuale – ed è errore di mente ; i secondi disperano degli uomini, e delle cose – ed è difetto di cuore. A me non superbisce tanto nell'anima la vanità cittadina, da farmi avverso alla idea d'una Letteratura, che stringesse in una, col santo vincolo del pensiero, tutte le umane tribù ; né m'arride tanto la nuda realtà della vita, ch'io possa rinunciare a tutto ciò che può comparire sorriso d'immaginazione, anziché figlio del freddo intelletto. E il cuore abbandonato a' suoi moti senz'aiuto di raziocinio non guida sempre alla verità ; ma né il nudo calcolo della mente, dove il cuore non lo fecondi. Il presagio di Goethe non è illusione : foss'anche tale, è illusione sublime ; e le sublimi illusioni, concitando non foss'altro tutte le potenze morali, non han forse dritto di rivendicarsi i tre quarti delle grandi imprese, che dispensano la immortalità sulla terra<sup>24</sup> ?

Même quand ils étaient largement ouverts aux autres cultures et littératures, il est évident que ceux qui traitaient de *Weltliteratur* au XIX<sup>e</sup> siècle – c'est-à-dire au siècle où se forment et se consolident les nations modernes – ou ceux qui rédigeaient des histoires littéraires et des manuels de type supranational, gardaient inévitablement un point de vue national. Non seulement dans la majorité des cas leur perspective était eurocentrique (et les différents exemples d'intérêt pour les zones culturelles extra-européennes se teintaient d'exotisme et de ce qu'Edward Saïd a appelé « orientalisme »), mais même à l'intérieur de l'Europe le regard porté sur les « autres » était toujours celui de sa propre littérature.

---

<sup>24</sup> G. Mazzini, *Scritti*, Imola, Galeati, 1927, vol. I, p. 180. – « Un des caractères fondamentaux de cette littérature est indiqué, je crois, dans les mots de Goethe [...]. J'estime que ces mots renferment un sens noble, qui est le résultat de profondes réflexions sur l'œuvre tacite et progressive des siècles ; j'estime qu'ils établissent une différence essentielle entre les lettres anciennes et modernes. Je sais pourtant que pour beaucoup de personnes le terme de Littérature Européenne signifie la destruction de tout esprit national, de tout caractère individuel des peuples ; pour d'autres il signifie bizarrerie, rêve utopique. Les uns confondent l'indépendance d'une nation avec son isolement intellectuel – ceci est une erreur de la pensée ; les autres désespèrent des hommes et des choses – ceci est un manque du cœur. L'orgueil du citoyen n'est pas si hautain dans mon esprit que je ne puisse accepter l'idée d'une littérature qui embrasse toutes les tribus humaines dans une seule, grâce au lien sacré de la pensée ; par ailleurs, la réalité de la vie, dans son dépouillement, ne me sourit pas à tel point, que je puisse renoncer à tout ce qui peut apparaître comme le fruit de la souriante imagination et non pas comme un produit de la froide intelligence. Si le cœur abandonné à ses mouvements intérieurs et privé de l'aide de la pensée ne conduit pas toujours à la vérité, les calculs de la raison n'y parviennent pas davantage, lorsqu'ils ne sont fécondés par le cœur. La prédiction de Goethe n'est pas une illusion : même si elle en était une, elle serait une illusion sublime ; et les illusions sublimes, qui éveillent en même temps toutes les puissances morales, n'ont-elles pas le droit de s'attribuer les mérites des trois quarts de toutes les grandes entreprises, octroyant l'immortalité sur terre ? »

L'Allemand Georg Gottfried Gervinus qui, dans sa *Geschichte der deutschen Dichtung* (en 5 volumes, Leipzig, Engelmann, 1835-1848), emploie le terme de *Weltliteratur* pour célébrer l'influence de la littérature allemande à l'étranger et la capacité des écrivains allemands à faire un usage créatif (allemand) du matériel étranger, constitue un excellent exemple. Les mêmes institutions qui ont promu, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les études de littérature comparée (associations, revues, cours universitaires) ont longtemps été résolument eurocentristes. En 1975, lorsque l'Association Internationale de Littératures Comparées (AILC – ICLA), après les tensions initiales entre chercheurs français et anglo-américains, a été exposée à de nouvelles complications par l'arrivée successive de nombreux chercheurs chinois, japonais, coréens, indiens, brésiliens, sud-africains, etc., un influent comparatiste français, René Étiemble, écrivait encore, dans un important essai intitulé *Faut-il réviser la notion de Weltliteratur ?* : « Certes nous devons nous défier des pièges de l'exotisme. La vogue actuelle d'un zen mal compris dessert la cause de la *Weltliteratur* »<sup>25</sup>.

Récemment, le débat a radicalement changé, notamment sous l'influence d'une nouvelle vision mondiale des problèmes économiques et sociaux, que l'on qualifie de globalisation, mondialisation, post-colonialisme, multiculturalisme, auxquels se sont opposés des phénomènes à forte empreinte idéologique tels que le localisme, les revendications identitaires des petites patries ou, sur un plan plus large, les discours à la Huntington sur les chocs des civilisations.

Le livre à grand succès de Pascale Casanova et le slogan qui lui a fourni le titre : *La République mondiale des lettres*<sup>26</sup>, en constitue un très bon exemple, y compris pour l'usage d'une terminologie tirée du monde de l'économie. Fidèle à la méthodologie de Pierre Bourdieu<sup>27</sup>, l'auteure étudie le fonctionnement de l'espace littéraire international et pose la question des mécanismes qui permettent à un écrivain d'être consacré par le marché littéraire. Cette question concerne surtout la littérature de recherche – à distinguer dans ce contexte de la littérature de consommation – qui pratique une logique du désintéressement, voire de l'antiéconomique, dans un monde où prévaut la logique de l'intérêt économique. Casanova utilise la notion de champ pour éviter la prédominance du regard interne

---

<sup>25</sup> R. Étiemble, *Essais de littérature (vraiment) générale*, Paris, Gallimard, 1975, p. 32.

<sup>26</sup> P. Casanova, *La République mondiale des lettres*, op. cit.

<sup>27</sup> Cf. P. Bourdieu, *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, 1992 ; *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Le Seuil, 1994.

(formaliste, structuraliste et narratologique) mais aussi du regard externe (économisme mais aussi sociologie de la littérature de type plat et « contentutiste »). La sociologie de Bourdieu veut sauvegarder la spécificité littéraire du texte, du moins dans le secteur de la production restreinte, tout en identifiant, dans une perspective relationnelle, les stratégies de distinction des producteurs. Casanova met en évidence les lieux et les moyens de la consécration littéraire, dans laquelle Paris (qui a accumulé un remarquable « capital symbolique », grâce à sa longue réputation d'avant-poste de la modernité) a un rôle central. Elle explique comment on devient un auteur renommé, porteur d'innovation et de valeur autonome dans la sphère de la production restreinte. Les prix littéraires, notamment le Nobel, jouent un rôle considérable en parallèle des jugements portés par les auteurs déjà reconnus et par les grands centres de production et de consommation culturelle (Paris, Londres, New York), qui orientent le goût et la définition même de la littérature. Pascale Casanova insiste sur la lutte pour la reconnaissance menée par les auteurs, mais aussi par les « petites littératures », de la compétition et des stratégies littéraires visant à créer de nouveaux espaces à l'intérieur du champ et elle étudie comment les révoltes et les révolutions sont menées, c'est-à-dire comment les cadres établis se transforment.

Bien que reconnaissant le courage du livre de Casanova, Christopher Prendergast en dénonce certaines contradictions internes, notamment : 1° Casanova reconnaît que le système culturel mondial n'a plus ni l'Europe, ni la France pour centre et se bat pour défendre les petites littératures, pourtant elle continue (souvent inconsciemment) à penser que Paris reste la « capitale » de la production intellectuelle et éditoriale mondiale. Par exemple, sa lecture des vicissitudes de la littérature allemande pragoise (Kafka) et celles de la littérature anglo-irlandaise (Beckett) reste très française ; 2° tout en se targuant de respecter l'autonomie du champ littéraire, à l'instar de Bourdieu, Pascale Casanova utilise systématiquement des métaphores tirées du monde de l'économie, en commençant par le concept de « capital » symbolique, Paris étant en même temps capitale politique, centre de l'État français et lieu privilégié d'accumulation du capital symbolique littéraire ; par la suite, elle emploie plusieurs autres métaphores économiques comme la concurrence, la compétition, le marché, l'accumulation, les gains, les pertes, les biens, etc. Un tel langage risque de jouer le rôle de filtre idéologique de la représentation de la réalité.

Prendergast écrit :

What Casanova invests in the idea of Paris, as historic centre of the international literary order, is indissociable from positing it as a capital city ; this is vital by virtue

of the link tying capital to nation. But perhaps we might want to think of the Paris of the twentieth-century avant-garde and then, later, the postcolonial diaspora, more as a metropolis, in terms of the formal distinctions sketched by Anne Querrien in 'The Metropolis and the Capital'<sup>28</sup>. Here, the capital is a political and cultural 'centre', with the power and the authority to dominate a wider 'territory', to keep in place a 'social hierarchy' and to 'subjugate a population ... to a common heritage'. A metropolis, on the other hand, 'is not a centre and has no centre'; it 'has no identity to preserve'. It 'begins with the slightest desire to exchange', is 'made up of networks', puts 'an incongruous mix of beings into circulation' and is 'the place where migrants find their socially predetermined destination'.

Twentieth-century Paris is, of course, neither exclusively one or the other, but is perhaps best seen as straddling both: a political capital, tied to the nation; a cultural metropolis, relatively detached from it – an abstract space of exchange – relations, in which national identities from both home and abroad dissolve in the operations of the literary marketplace<sup>29</sup>.

On constate donc la quasi-omniprésence du terme « marché » dans nos discours, soit au sens métaphorique (suggéré par le monde de l'économie), soit au sens concret, en tant qu'effet des changements arrivés dans le monde de la production littéraire. C'est probablement de ceci que découlent les difficultés rencontrées par nous autres historiens de la littérature : en ce moment, nous avons plus de problèmes que de certitudes.

REMO CESERANI  
*Université de Bologne*  
puckee123@gmail.com

---

<sup>28</sup> A. Querrien, « The Metropolis and the Capital », *Zone*, 1:2, 1986, Cambridge, MIT Press, pp. 219–221.

<sup>29</sup> C. Prendergast, *The World Republic of Letters*, *op. cit.*, pp. 20–21.